

convictions de M. Dubois sur l'esprit d'impartialité et de stricte justice qui doit régner dans la biographie des académiciens. Il semble pourtant qu'il ait voulu cette fois faire trêve à toute contestation de ce genre, en choisissant pour sujet de son discours un savant sur lequel on pouvait tout dire sans danger d'être contredit. En effet, dire toute la vérité sur M. Guéneau de Mussy, c'était raconter de belles actions, faire connaître un noble caractère, et n'encourir, par conséquent, aucun reproche de la part de ses amis ou de ses clients.

La lecture de l'éloge de M. Guéneau de Mussy, par M. Frédéric Dubois, laisse la meilleure impression. Des sentiments nobles et élevés, des traits partis d'un cœur honnête et droit, y sont exprimés dans un excellent style. La discussion de quelques questions de doctrine qui intervient dans le récit, remplit heureusement le vide qu'aurait laissé, dans la biographie d'un académicien peu connu, l'absence d'incidents et de faits personnels. La digression de M. Dubois sur l'homœopathie et les homœopathes mérite d'être remarquée. L'épisode qu'il a introduit sur la méthode numérique et la discussion à laquelle l'Académie de médecine se livra à ce propos, doivent aussi être signalés, bien que M. Dubois se soit montré, selon nous, trop dédaigneux de la personne et du mérite du jeune médecin espagnol, qui, dans cette question doctrinale, tint bravement tête à l'Académie tout entière. Risüeno d'Amador, qui fut plus tard une des illustrations de la Faculté de médecine de Montpellier, avait peut-être droit à plus d'égards devant l'esprit impartial de M. Dubois.

Quelques extraits de ce discours feront connaître à nos lecteurs le respectable savant, dont l'éloge a été prononcé par le secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine.

« François Guéneau de Mussy, dit M. Frédéric Dubois, naquit le 11 juin 1774, à Semur-en-Auxois, sur les confins du

Morvan; son père était, comme on le disait alors, un gentilhomme terrien, seigneur de Mussy-Lafosse, petit village situé sur une de ces stations du vainqueur des Gaules, qu'on désigne partout sous le nom de : Camps de César. Mais le jeune Guéneau avait déjà dans sa famille une autre noblesse accessible à tous, et qui devait bien autrement l'obliger, c'était cette part de gloire qui, tout en s'effaçant dans une plus grande, n'en avait pas moins illustré l'un de ses oncles, Guéneau de Montbeillard, ce dévoué collaborateur que Buffon appelle partout l'un des meilleurs écrivains de son siècle. »

Le jeune Guéneau de Mussy avait fait, chez les oratoriens de Lyon, de fortes études littéraires, que les événements de la Révolution vinrent interrompre. Il entra comme élève à l'École polytechnique, dont il sortit un an après, pour avoir refusé de prêter le serment de *haine à la royauté* prescrit par le Directoire aux professeurs et élèves de l'École polytechnique.

« Il est des hommes, dit M. Frédéric Dubois, que l'adversité fortifie, qu'elle remplit de courage. M. Guéneau était de ce nombre. Obligé de renoncer à toute espèce d'emploi public, il tourna ses idées vers une carrière essentiellement libérale, tout à fait indépendante, qui allait lui permettre de satisfaire son goût pour les sciences et en même temps de montrer tout son dévouement pour l'humanité; je viens de désigner la carrière médicale. Une fois ce parti pris, M. Guéneau apporta dans ses nouvelles études une aueur et une contention telles que sa santé, naturellement délicate, fut bientôt sérieusement altérée; ce fut M. Hallé qui lui donna des soins, de là une vive et tendre amitié que devait resserrer plus tard une alliance entre les deux familles. »

M. Guéneau de Mussy, promptement distingué à Paris dans la carrière médicale, fut nommé, en 1814, médecin de la maison de Monsieur, depuis Charles X, et introduit, en la même qualité, dans la maison de la duchesse de Bourbon.

Peu de temps après, sans l'avoir prévu ni désiré, M. Guéneau de Mussy se trouva jeté dans une voie qui le

ramenait aux fortes études de sa jeunesse, mais qui devait forcément l'écartier de la profession médicale; il était nommé directeur de l'École normale.

« Tous les hommes éminents sortis de cette école, dit M. Dubois, se plaisent encore aujourd'hui à rendre hommage à la direction toute paternelle de ce chef tendrement aimé; sa sollicitude embrassait tout; on assure que plus d'une fois il lui est arrivé de suppléer lui-même des professeurs absents pour que les cours ne fussent pas interrompus. Le temps que lui laissaient les soins de l'École, il le consacrait à d'autres institutions qui se rattachaient encore à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse, telles que la Société pour l'instruction élémentaire, et la Commission des collèges royaux...

« Le 6 septembre 1822, une ordonnance royale, insérée au *Moniteur*, prononçait la dissolution de l'école, et une lettre d'une dureté sans exemple en informait le directeur. Six semaines étaient données tant aux maîtres qu'aux élèves pour songer à leur avenir....

« C'est alors que M. Guéneau eut à se féliciter de s'être toujours tenu au courant des progrès de la science médicale. Agé de quarante-sept ans, et quand de nouvelles charges lui étaient venues, il lui fallut reprendre l'exercice de son art et se reformer une clientèle; il s'était logé dans une petite maison à côté de l'École normale. A ces labeurs vinrent se joindre des afflictions de famille; il perdit coup sur coup plusieurs de ses enfants. Sa résignation et son courage furent de nouveau mis à l'épreuve; sa grande piété et le travail lui vinrent en aide. C'était en quelque sorte une nouvelle vie que M. Guéneau de Mussy allait recommencer, pénible certainement en beaucoup de points, mais qui ne devait pas être sans de glorieuses compensations. Il ne pouvait plus, il est vrai, aspirer au professorat dans nos Facultés; mais deux grands théâtres s'ouvraient encore pour lui : les hôpitaux et les académies. Dès 1823, M. Guéneau de Mussy avait été porté, à deux reprises différentes, sur les listes de présentation pour une place de médecin au Bureau central des hôpitaux; en avril 1826, il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, en remplacement de M. Asselin, décédé.

« Personne n'était plus pénétré que M. Guéneau de Mussy

des devoirs attachés à ses nouvelles fonctions, et personne ne les a remplies avec plus de sollicitude et de dévouement. Sa ponctualité était proverbiale, tout devait céder à l'heure de la visite, c'était pour lui un cas de conscience de faire attendre quelques minutes les élèves et les employés attachés à son service; c'était, disait-il, leur prendre ce qu'ils avaient de plus précieux, leur temps. Je ne parlerai pas de son habileté, de sa prudence et de ses succès dans le traitement des maladies, ni de la sagesse de ses prescriptions; tous ceux qui ont suivi ses visites, peuvent en rendre témoignage. J'ai hâte d'arriver au grand rôle qu'il a joué parmi nous et aux services qu'il nous a rendus....

« Jamais homme ne réunit à un pareil degré toutes les qualités de l'académicien : savoir aussi étendu que profond, sentiment de dignité que n'altérait aucun sentiment d'orgueil, politesse exquise et respect inviolable pour toutes les convenances. »

M. Dubois fait ensuite connaître les qualités particulières de M. Guéneau de Mussy, cette rectitude de jugement, cette haute moralité de vues, ce respect absolu des convenances, ces convictions profondément religieuses et spiritualistes, qui auraient pu lui mériter le surnom de *Janséniste de l'Académie de médecine*, et cela avec d'autant plus de raison, que l'un de ses ancêtres avait habité Port-Royal-des-Champs, et qu'il était ainsi à plus d'un titre, de la postérité de Nicole et de Saint-Cyran.

On ne lira pas sans plaisir les lignes qui terminent l'éloge de M. Guéneau de Mussy :

« L'opulente Angleterre, dit M. Frédéric Dubois, mesure la célébrité de ses médecins au chiffre de leur richesse et de leurs libéralités; elle cite avec orgueil les millions amassés par ses grands chirurgiens; elle a fait graver sur la tombe de Fothergill : *Ci-gît Fothergill, qui dépensa deux cent mille guinées pour le soulagement des malheureux.*

« M. Guéneau de Mussy n'a jamais eu ces monceaux d'or à dispenser; mais il a su prodiguer à ses pauvres malades des trésors bien autrement précieux et de leur nature inépuisables, ceux qu'il savait trouver dans la plus ardente et la plus active

charité, soins délicats et tendres, sages conseils, douces consultations qui, loin d'humilier, relèvent les natures les plus contristées.

« Son exemple prouverait, s'il en était besoin, que, dans notre pays, les biens de la fortune ne sont pas nécessaires à la considération et à l'estime publique, et que, sans avoir usé ses jours et ses nuits pour arriver à mourir comblé de faveurs et de richesses, on peut laisser de soi une mémoire honorée, respectée de tous, telle enfin que l'historien le plus sévère se sent heureux de la raviver et d'en entretenir ses contemporains. »

## 3

Alexandre de Humboldt.

Le 7 mai 1859, le télégraphe apportait à Paris la nouvelle de la mort de l'illustre Alexandre de Humboldt, et trois jours après, le *Moniteur* publiait un décret de l'Empereur ordonnant que la statue de ce savant serait placée dans les galeries de Versailles.

« M. de Humboldt, est-il dit dans le rapport qui accompagne ce décret, a passé au milieu de nous de nombreuses années; il a eu pour collaborateurs nos savants les plus célèbres; il a publié en français ses plus importants ouvrages; il professait pour notre pays une sympathie et un attachement qui l'ont presque fait notre compatriote.

« Je propose à Votre Majesté d'honorer la mémoire de M. de Humboldt par un hommage digne de lui, et de décider que sa statue sera placée dans les galeries de Versailles. Ainsi la mort ne le séparera pas des personnages illustres qui furent ses admirateurs et ses amis. »

Par ses habitudes et ses affections, M. de Humboldt était, en effet, à demi Français, et sa perte, qui a causé une si douloureuse impression en Allemagne, n'a pas été moins vivement sentie en France. Nous ne serons donc que l'interprète des sentiments unanimes de tous ceux qui s'intéressent aux sciences dans notre pays en retraçant

rapidement ici les inestimables services que M. de Humboldt leur a rendus dans une carrière qui a été d'une durée comme d'un éclat exceptionnels.

Il ne nous semble pas impossible, malgré la multiplicité et l'étonnante variété de ses travaux, de marquer le caractère scientifique de M. de Humboldt. On peut peut-être le résumer ainsi : *il a été le créateur de la physique générale du globe*. Pour constituer cette science encore à peine ébauchée, il fallait nécessairement faire porter ses observations sur toutes les branches diverses de connaissances auxquelles la physique du globe emprunte ses lois; il fallait être à la fois physicien, chimiste, géologue, astronome, botaniste et zoologiste. Et il ne suffisait pas de posséder les notions générales de chacune de ces sciences, il fallait se montrer maître dans chacune d'elles. M. de Humboldt a été, de tous les savants de notre siècle, le seul dont le génie ait pu réunir ce don extraordinaire d'être observateur et inventeur dans cinq ou six sciences dont une seule suffit pour occuper la vie d'un savant. Il a été tour à tour physicien de premier ordre, par ses immortelles découvertes sur le magnétisme terrestre et ses observations concernant la répartition de la chaleur sur le globe; chimiste habile, par ses diverses expériences sur l'analyse de l'air; géologue de premier ordre, par le nombre infini de ses observations faites en diverses parties des deux hémisphères; astronome, par toutes les observations célestes auxquelles il s'est livré dans ses voyages; naturaliste consommé, tant au point de vue de l'organographie que de la découverte et de la description d'une foule d'espèces nouvelles dans les deux règnes végétal et animal.

Par cette universalité scientifique qui le caractérise, Humboldt ne peut être comparé qu'à Aristote. Encore pourrait-on dire qu'il l'emporte, à un certain point de vue, sur ce génie de l'antiquité; car, si Aristote conçut, par sa prodigieuse force de tête, toutes les notions qui composent

la science humaine, ces étonnants éclairs de conception ne servirent guère qu'à sa propre gloire : les germes qu'il jeta d'une main si hardie et si sûre, demeurèrent sans fruit pour ses successeurs, qui ne surent tirer aucun parti de ses découvertes, ni trouver l'application de ses vues sublimes. Au contraire, Humboldt a eu ce mérite, ou ce bonheur, que tous ses travaux ont directement profité à ses contemporains ; par leurs secours, les héritiers de sa glorieuse tâche ont pu imprimer à nos diverses sciences un progrès immédiat.

En disant qu'Alexandre de Humboldt a été le *créateur de la physique générale du globe*, en constatant l'universalité de connaissances et d'études qu'il a déployées pour arriver à créer cette science, nous croyons résumer avec exactitude son caractère spécial comme savant. Avec cette clef, on se rend aisément compte de ce grand personnage scientifique, on s'explique la nature multiple et variée de ses recherches, ses longs voyages, son exploration des deux Amériques et de l'Asie ; on comprend l'origine de tous les ouvrages qu'il a composés tant pour consigner dans des monographies spéciales les observations qu'il avait faites en diverses régions de la terre, que ceux qu'il a consacrés, vers la fin de sa carrière, à la description synthétique de notre globe.

Cette appréciation générale du caractère scientifique de Humboldt nous dispensera d'entrer dans le récit détaillé des événements de sa vie. L'espace nous manquerait d'ailleurs pour retracer avec le soin nécessaire toutes les particularités d'une existence si longue et si bien remplie. On trouvera dans divers recueils, et surtout dans un excellent article de M. le docteur Hœfer, qui fait partie de la *Biographie générale* de M. Firmin Didot, et dans une biographie allemande qui a paru à Leipsick<sup>1</sup>, les renseigne-

1. Kléncke, *Al. Humbolt, ein biograp.* Leips., 1852, 2<sup>e</sup> édit.

ments les plus précis sur la vie de M. de Humboldt. Nous ne nous attacherons ici qu'aux événements de sa carrière qui servent à éclairer et à expliquer ses travaux scientifiques.

Préparé par une très-forte éducation scientifique aux travaux d'observation qui devaient occuper sa vie, M. de Humboldt sentit se développer en lui de très-bonne heure son goût, ou plutôt sa passion, pour les voyages lointains, qui sont pour le naturaliste le seul moyen de fixer et d'étendre ses connaissances. Il nous raconte lui-même, dans un de ses ouvrages, comment lui vint, dès sa jeunesse, ce désir des courses lointaines :

« Habitant, nous dit-il, des montagnes éloignées des côtes, je sentis progressivement se développer en moi une vraie passion pour la mer et pour de longues navigations. Le goût des herborisations, l'étude de la géologie, une course rapide faite en Hollande (au printemps 1790), en Angleterre et en France, avec un homme célèbre, M. Georges Forster, qui avait eu le bonheur d'accompagner le capitaine Cook dans sa seconde navigation autour du globe, contribuèrent à donner une direction déterminée aux plans de voyage que j'avais formés à l'âge de dix-huit ans. Ce n'était plus le désir de l'agitation et de la vie errante ; c'était celui de voir de près une nature sauvage, majestueuse et variée dans ses productions ; c'était l'espoir de rechercher quelques faits utiles aux sciences, qui appelaient sans cesse mes vœux vers ces belles régions situées sous la zone torride. Ma position personnelle ne me permettant pas d'exécuter alors des projets qui occupaient si vivement mon esprit, j'eus le loisir de me préparer pendant six ans aux observations que je devais faire dans le nouveau continent<sup>1</sup>. »

Déjà dominé par ce goût des voyages, le jeune de Humboldt avait visité rapidement la Hollande, la France et l'Angleterre, et publié le récit des observations qu'il avait faites sur le Rhin. Il s'était surtout occupé d'étudier à Freiberg la Flore souterraine, et, en 1793, il résuma ses

1. *Voyage aux régions équinoxiales.*

observations dans un ouvrage : *Specimen Floræ subterraneæ Fribergensis et aphorismi ex physiologia chimica plantarum*, qu'il dédia à son maître, le célèbre botaniste Willdeson.

Nommé assesseur au conseil des mines de Prusse, il dirigea, jusqu'à l'année 1796, l'administration des mines d'Anspach et Beyreuth. L'exercice de ces fonctions ne l'empêchait pas de se livrer à diverses recherches expérimentales : il s'occupa de l'analyse de l'air, d'une lampe de sûreté pour les galeries souterraines, enfin d'études sur la germination et la respiration des plantes. C'était l'époque où les expériences de Galvani, sur l'irritabilité des muscles par l'électricité, préoccupaient au plus haut point les physiologistes et les médecins. M. de Humboldt entreprit des recherches expérimentales sur ce sujet, et fit paraître, sur *l'irritabilité des fibres musculaires par l'électricité*, un volume qui commença à répandre sa réputation en France. Dans l'ardeur de ses expériences, il n'avait pas hésité à faire sur lui-même des opérations douloureuses : il s'était appliqué sur une région du corps des vésicatoires, afin de mettre le courant électrique en contact avec les parties sensibles de l'organisme.

Mais ce n'étaient là pour M. de Humboldt que des travaux préliminaires; son but était de commencer au plus tôt les grands voyages qu'il méditait. En 1796, à la mort de sa mère, il résigna ses fonctions administratives pour se livrer, sous le baron de Zach, à l'étude de l'astronomie pratique, l'une des sciences avec lesquelles il lui importait le plus de se familiariser. Avant d'entreprendre le voyage des Grandes-Indes, qui était sa grande préoccupation, il partit, avec son ami le géologue Léopold de Buch, pour étudier, sur les lieux, les volcans de l'Italie. Mais la guerre dont ce pays était le théâtre, l'obligea de renoncer à cette entreprise.

M. de Humboldt espérait pouvoir accompagner les savants

français dans l'expédition d'Égypte. Il se rendit à Paris, pour y acheter les instruments d'observation qu'il désirait emporter. Il se lia, à cette occasion, avec plusieurs savants de Paris, tels que Laplace et Berthollet, et fit la connaissance du naturaliste Aimé Bonpland, qui devait être bientôt le compagnon de ses voyages.

L'autorisation qu'il attendait pour accompagner notre expédition en Égypte, lui fut refusée. Aussitôt il prend la poste, et arrive à Marseille pour en appeler de cette décision au général en chef. Mais Bonaparte avait avancé le jour du départ, et quand M. de Humboldt arriva à Marseille, nos bâtiments avaient déjà emporté nos soldats vers les terres d'Afrique.

Loin de se décourager, notre voyageur se rend en Espagne, espérant pouvoir s'embarquer à la Corogne, gagner les côtes de Barbarie, et rejoindre l'armée française en profitant des caravanes qui vont de Tripoli au Caire à travers le désert. Mais des difficultés insurmontables le firent renoncer à ce dangereux itinéraire.

M. de Humboldt avait pour but essentiel, en désirant suivre l'expédition française en Égypte, de se rendre dans les Grandes-Indes, selon sa préoccupation constante. Ne pouvant arriver aux Indes par cette voie, il résolut d'y parvenir en passant par l'Amérique. Il sollicite et obtient du roi d'Espagne la permission de visiter les colonies espagnoles d'Amérique, et il part aussitôt sur un navire espagnol.

Son intention était seulement de traverser le continent américain pour s'embarquer sur l'océan Pacifique, se rendre ainsi aux îles Philippines, et arriver enfin, après avoir fait les trois quarts du tour du monde, à ces Grandes-Indes, qu'il brûlait de parcourir. Mais dès qu'il eut mis le pied sur le sol de l'Amérique, il se vit entouré de trésors inestimables pour un savant, et il ne put résister à la séduction puissante que la nature exerçait sur son esprit dans ces

régions encore presque inconnues de tout naturaliste. Son projet de voyage dans les Indes orientales fut pour un moment oublié; le simple parcours qu'il devait faire sur le continent américain se transforma ainsi en un séjour de cinq années.

M. de Humboldt explora sur tous leurs points les montagnes des Cordillères et tout le pays qui les environne; il visita aussi les principales îles du golfe du Mexique. Le 7 mars 1804, il se rendit à la Havane, où il passa dix mois. Là, il s'embarqua avec Bonpland pour se rendre à Philadelphie. Ayant quitté le nouveau monde le 9 juin, il arriva à Bordeaux le 3 août 1804.

M. de Humboldt a consigné les résultats de cet immortel voyage dans une œuvre monumentale divisée en sept parties, dont chacune forme un ouvrage à part. La 1<sup>re</sup> partie a pour titre : *Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent*; c'est la relation historique du voyage, avec un atlas géographique, géologique et physique; la 2<sup>e</sup> partie a pour titre : *Vue des Cordillères et Monuments des peuples indigènes en Amérique*; la 3<sup>e</sup> partie : *Recueil d'Observations de zoologie et d'anatomie comparée*; la 4<sup>e</sup> partie : *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*; la 5<sup>e</sup> partie : *Recueil d'Observations astronomiques, d'Opérations trigonométriques et de Mesures barométriques* (revues et calculées par J. Oltmans); la 6<sup>e</sup> partie : *Physique générale de zoologie*; la 7<sup>e</sup> partie : *Essai sur la Géographie des plantes*; c'est dans ce dernier traité que M. de Humboldt a créé la science de la géographie botanique; cet ouvrage est accompagné d'un herbier de cinq mille espèces de phanérogames, dont la moitié était inconnue des botanistes. Divers autres ouvrages de botanique dont l'énumération peut être omise ici, et l'*Essai politique sur l'île de Cuba* se rattachent à cette publication, l'une des plus vastes et des plus solides que la science ait jamais produites.

C'est à Paris, pendant un séjour de plus de vingt ans

qu'il fit dans notre capitale, que M. de Humboldt publia cette magnifique série de travaux. Dans l'intervalle, il trouvait le temps de s'adonner à des expériences sur l'anatomie, la physiologie et la chimie. Partageant ses journées entre le cabinet de Cuvier et le laboratoire de Gay-Lussac, en rapport continu avec nos plus illustres savants, avec Laplace, Berthollet, Laurent de Jussieu, Cuvier, Arago, Biot, Brongniart, Thénard, etc., il considérait Paris comme sa véritable patrie scientifique.

Cependant, en 1827, ayant terminé ses grandes publications, M. de Humboldt se décida à retourner à Berlin, où il devint le conseiller favori de Frédéric-Guillaume III et de son successeur Frédéric-Guillaume IV. Il refusa néanmoins d'entrer d'une manière active dans l'administration des affaires: il ne consentit jamais à devenir ministre, afin de rester savant.

M. de Humboldt ne renonçait point, malgré les progrès de l'âge, à son projet, si longtemps caressé, d'entreprendre un voyage scientifique dans les Indes orientales. A l'époque du congrès d'Aix-la-Chapelle, le roi de Prusse avait consenti à se charger de tous les frais de l'expédition, et obtenu l'assentiment des différentes puissances possédant les territoires qu'il fallait traverser. Mais l'Angleterre, qui aurait vu avec jalousie un observateur d'une si grande autorité parcourir les Indes, qu'elle considérait comme son domaine exclusif, parvint à faire échouer un projet dont le monde savant tout entier désirait la réalisation.

En 1829, l'occasion s'offrit pour M. de Humboldt de réaliser, du moins en partie, ce rêve tant poursuivi. Le gouvernement russe organisait un voyage d'exploration scientifique dans la Sibérie et l'Asie centrale; M. de Humboldt s'offrit pour diriger l'expédition, résolu à attaquer par le nord cette région des Indes dont l'Angleterre lui refusait l'accès par le sud.

Entouré d'hommes éminents dans les sciences naturelles,

du micrographe Ehrenberg et de M. Gustave Rose, un des minéralogistes les plus distingués de l'Allemagne, M. de Humboldt fit porter les plus heureux fruits à cette expédition dans l'Asie centrale. On parvint jusqu'aux ports militaires de la Chine. Les voyageurs, retournant à l'ouest, passèrent ensuite par les steppes d'Ischim, Omsk, Miask, le lac Ilmen, Orenbourg, Astrakan, la mer Caspienne, Saratow, Sarepta, Woronesch, Tula, et revinrent à Moscou, après avoir fait plus de 2300 milles géographiques dans un espace de neuf mois : M. de Humboldt a consigné les principaux résultats de cette expédition mémorable dans son ouvrage intitulé *l'Asie centrale*. C'est dans ce voyage que M. de Humboldt a surtout démontré la non-existence de ce plateau central de l'Asie, auquel presque tous les géographes croyaient depuis Marco-Polo.

Après cette longue carrière de travaux et d'explorations du globe, l'illustre doyen de la science européenne entreprit de résumer, dans une œuvre encyclopédique, le tableau de nos connaissances actuelles sur l'univers ; c'est alors qu'il commença à écrire le *Cosmos*. Déjà, dans deux cours faits à Paris et à Berlin, et dans un ouvrage qui a été traduit dans notre langue, *Tableaux de la Nature*, M. de Humboldt avait essayé de présenter le résumé de nos connaissances sur le ciel et la terre. Le *Cosmos* fut la synthèse et le développement des idées contenues dans les *Tableaux de la Nature*. La vie scientifique tout entière de l'illustre savant semble résumée dans cette œuvre monumentale. L'auteur y prouve que la forme sévère de la science et la rigoureuse description des phénomènes du monde physique peuvent s'allier avec la description pittoresque et attachante des scènes de la nature.

« Classer et coordonner les phénomènes, pénétrer le jeu des forces qui les produisent, peindre la magnificence dans l'ordre, donner par un langage animé, une image vivante de la réalité, réunir l'infinie variété des éléments dont se

compose le tableau de la nature sans suivre l'impression harmonieuse de calme et d'unité, dernier but de toute œuvre littéraire ou purement artistique, » tel a été le plan de l'ouvrage de M. de Humboldt. Des quatre volumes qui le composent, le premier a été traduit par notre savant astronome M. Faye, et les trois autres par M. Ch. Galusky.

La littérature française est aujourd'hui en possession, avec le *Cosmos*, d'un ouvrage vraiment impérissable, et qui sera toujours lu avec profit par les gens du monde et par les savants. En effet, le texte renferme la description pittoresque de la terre et du ciel, tandis que les notes, qui occupent quelquefois la moitié du volume, seront toujours précieuses pour les savants, grâce au nombre considérable d'indications précises et de chiffres qu'elles contiennent.

C'est dans les premiers mois de 1859 que paraissait la traduction du dernier volume du *Cosmos*. L'auteur était parvenu alors à sa quatre-vingt-dixième année. Par une exception aux lois habituelles de la nature, M. de Humboldt, nonagénaire, avait conservé le complet exercice de ses extraordinaires facultés. Cette persistance de l'activité de l'esprit n'était sans doute qu'une conséquence de la prodigieuse organisation intellectuelle que la nature avait départie à l'Aristote moderne.

FIN.